

assaillants, qui n'allaient plus tarder à se montrer.

La première pensée de Baraja avait été de conduire franchement le métis au val d'Or, et de lui en livrer toutes les richesses trop heureux de sauver sa vie à un prix si élevé. Mais, quand la folle ivresse qu'il ressentit d'abord d'avoir échappé à un affreux supplice se fut un peu calmée, il commença à désirer d'avoir sa part du trésor, quelque minime qu'elle fût ; puis, pendant le trajet jusqu'au mystérieux vallon, l'ambition du bandit avait démesurément grossi ; dans l'impossibilité de tout garder pour lui-même, il en était venu à vouloir se réserver la plus forte part. Restait à savoir comment il parviendrait à son but avec les redoutables associés qu'il s'était adjoints.

Incrédule d'abord, El-Mestizo n'avait pas tardé, en n'écoutant que la voix de la cupidité, succéder à la défiance une conviction pleine et entière. Une fois engagé dans cette voie, la confiance devient inébranlable ; les passions fortement excitées sont toujours aveugles. Baraja le sentit, et il résolut d'en profiter.

Il ne fit donc que transposer, dans les explications qu'il fournit au métis, l'emplacement du trésor et le mettre au sommet de la pyramide. C'était dans le tombeau du chef indien, assura-t-il, que les chasseurs, qu'il fallait débusquer, avaient enfoui des monceaux d'or. C'était, du reste, tout ce qu'il fallait à Sang-Mélé, et il n'en demanda pas davantage.

Mais, pour Baraja, il était nécessaire d'agir de ruse, afin de ne pas livrer le val d'Or aux regards profanes et aux mains impures de ceux qu'il guidait.

Telles étaient les dispositions dans lesquelles se trouvait l'aventurier, quand le parti qui marchait avec lui reçut une nouvelle recrue. C'était le sauvage chasseur blanc, Main-Rouge, le père du métis, qui avait entendu la fin de la conférence de son fils avec les Indiens. Nous dirons, sans plus tarder quel en était le but secret.

La bande avait fait halte un instant pour se reposer sous un épais massif d'yeuses, derrière les quelles Diaz avait été aussi contraint de s'arrêter pour accorder un moment de répit à son cheval légèrement blessé.

C'était le seul endroit dans ces plaines découvertes où l'on pût faire halte avec quelque sûreté.

Ce fut donc bien malgré lui que Diaz, habitant des frontières et qui avait trop vécu avec les Américains pour ne pas comprendre l'anglais, devina plutôt qu'il n'entendit la conversation suivante :

— Eh bien, disait une voix, pourquoi n'avoir pas donné au chef indien un rendez-vous immédiat à la fourche de la rivière Rouge, puisque c'est près de là que se trouve la fille blanche dont vous voulez faire votre femme ?

— Ma femme d'un mois, voulez-vous dire ? Pourquoi n'ai-je donné rendez-vous que dans trois jours au chef apache ? Parce que le chien de blanc qui nous guide m'a promis un trésor près d'ici, au pied du sépulcre indien, et que je veux l'or d'abord,

puis la fille du lac aux Bisons après. Cela vous suffit-il ?

Diaz n'entendit pas ce que répondit Main-Rouge à son fils. Ce dernier reprit :

— Allez, vieillard, c'est moi qui vous le dit, c'est une heureuse campagne que celle qui vient de s'ouvrir ; et, grâce à qui ? Me le direz-vous, vous qui ne saviez, avant que j'aie été en âge de vous seconder, qu'assassiner vulgairement quelque trappeur isolé pour lui voler de misérables trappes ?

Main-Rouge gronda quelques mots à la façon d'un tigre que son gardien a dompté.

— Oui, interrompit en ricanant le renégat, deux honnêtes et pacifiques Papagos, qui ont suivi sa trace jusqu'au lac aux Bisons...

Ici les voix cessèrent de se faire entendre distinctement.

— Et comment avez-vous décidé le chef indien à s'associer à votre projet d'enlèvement ? demanda Main-Rouge ; lui avez-vous dit qu'il y avait trente-deux chasseurs sur les bords du lac ?

— Sans doute, et je lui ai promis les chevaux que les blancs prendront pour lui.

— Et il a consenti ?

— A une autre condition encore ; celle que je lui livrerais le Comanche qui rôde dans les environs de la rivière Rouge.

Diaz n'entendit plus rien que quelques mots sans suite, tels que Rayon-Brûlant, la cache de l'île aux Buffles ; puis les Indiens et les deux pirates du désert reprirent leur route vers le val d'Or.

Alors l'aventurier, qui en avait assez entendu pour deviner en entier leur plan, tout en courant se joindre à ces chasseurs de chevaux sauvages menacés par les bandits, avait cru devoir jeter en passant aux trois amis l'avis du danger qui les menaçait.

Quant à Baraja, il avait arrêté son projet. Arrivé, après quatre heures de marche, à un endroit assez rapproché du val d'Or pour que la pyramide du tombeau devînt visible dans les ténèbres, il avait marqué le point de halte.

Il se gardait bien de poster ses complices sur la chaîne de rochers qui formait l'un des côtés de l'enceinte du val d'Or. Il craignait avec raison qu'un simple coup d'œil jeté au-dessous de lui n'apprît au métis l'emplacement réel du trésor.

— Venez par ici, dit-il à Sang-Mélé ; du haut de ces montagnes nous dominerons la pyramide où les chasseurs ont enseveli l'or que je vous ai promis pour ma rançon.

Et Baraja montrait l'étroit sentier par lequel il était descendu des Montagnes-Brumeuses dans la plaine.

— Prenez garde de nous tromper, s'écria le vieux Main-Rouge, d'un air de sinistre menace, car je ne vous laisserai pas sur le corps une seule lanière de votre peau.

— Soyez sans crainte, répondit le Mexicain, mais par quel côté voulez-vous attaquer les gardiens du trésor, si ce n'est du haut de ces collines ?